

LES BONNES MANIÈRES

Les bonnes manières, sans lesquelles on ne saurait accomplir les devoirs secondaires de la vie, ne sont autre chose, dit le grand écrivain anglais Swift, que ce que les Français appellent les *petites morales*. Je crois bien que les Français ne donnent le nom de *les petites morales* à rien du tout, et que cette locution n'est de notre langue que pour les étrangers. Mais c'est tant pis. L'expression, pour gauche qu'elle nous paraisse, éveille dans l'esprit l'idée juste.

Les bonnes manières ne sont pas les vertus mêmes ; mais elles en sont comme l'ombre. Et si elles ne sont pas le bonheur, elles en sont la menue monnaie.

« C'est au demeurant une très utile science que la science de l'entregent, dit Montaigne. Elle est comme la grâce et la beauté, conciliatrice des premiers abords de la société et familiarité. »

On a été plus loin. « La beauté de la conduite est préférable à la beauté de la forme, a-t-on dit. Elle procure un plaisir plus élevé que la peinture ou la statuaire ; c'est le plus beau des beaux-arts. » Il est, en outre, à la portée de tout le monde. Aucune classe sociale n'en a le monopole. Sans doute, l'éducation et le milieu font que les bonnes manières sont plus communes dans les hautes sphères ; mais rien n'empêche réellement les humbles et les pauvres de les pratiquer entre eux. En quoi consistent-elles, en effet, sinon en l'art d'être toujours agréable et jamais importun ? Celui qui gêne le moins les autres a les meilleures manières de la société.

La vanité, la méchanceté, la dureté, l'égoïsme, le manque de bon sens, voilà les principales sources d'où les mauvaises manières déçoilent. Suivant le mot de Montesquieu, « s'affranchir des règles de la civilité, n'est-ce pas chercher le moyen de mettre ses défauts plus à l'aise ? »

On peut n'avoir jamais étudié l'*étiquette* ; on peut être rustique de formes et ne point prendre le ton du jour ; mais, si l'on a la tête et le cœur sains, on parlera et on agira comme il convient à un gentilhomme. Au contraire, vous pouvez pousser l'amour des formes jusqu'au pédantisme et le culte des cérémonies jusqu'à la bigoterie, et mériter qu'on dise de vous que jamais homme plus doux et plus civil ne coupa la gorge à son prochain.

Il n'est pas absolument nécessaire d'être très instruit pour être sage ; de même, il n'est pas impossible qu'un homme ait de bonnes manières, tout en ne connaissant que peu ou point les règles et formalités mondaines, capables tout au plus de cacher l'absence du bon sens, et qu'on ne saurait, d'ailleurs, regarder comme essentielles et infaillibles, puisqu'elles changent avec les contrées, et que, même dans chaque contrée, elles varient avec la girouette de la mode.

« Non-seulement chaque pays, mais chaque cité et chaque vocation, a sa civilité particulière... J'ai vu souvent des hommes incivils par trop de civilité, et importuns de courtoisie. » Il faut en croire Montaigne, et tâcher, en se pliant à la coutume, de ne pas tomber dans l'exagération.

Les gens vaniteux sont trop pleins d'eux-mêmes pour avoir de bonnes manières. Celui qui songe qu'à l'impression qu'il produit, n'est guère en état de prêter attention aux sentiments et aux paroles des autres. Il ne s'agit pas de s'efforcer d'être naturel : rien ne donnerait l'air plus artificiel qu'un tel effort. Ce qu'il faut, c'est être naturel, en s'oubliant soi-même dans son désir de plaire aux autres. « Les hommes, nés pour vivre ensemble, sont nés aussi pour se plaire ; et celui qui n'observerait pas les bienséances, choquerait tous ceux avec qui il vivrait, se décréditerait au point qu'il deviendrait incapable de faire aucun bien. »

Les hommes d'étude qui vieillissent garçons, et généralement ceux qui vivent seuls, contractent souvent une certaine gaucherie, qui n'est que le résultat d'une sensibilité trop concentrée.

L'archevêque anglican Whately raconte que cette timidité sauvage fut longtemps pour lui une source d'ennuis très vifs. Lorsqu'il était à

l'Université d'Oxford, son paletot de gros drap blanchâtre et son chapeau de même couleur lui avaient valu le sobriquet « d'ours blanc, » que ses manières justifiaient du reste. Vainement essayait-il de se modeler sur les personnes les mieux élevées de son entourage. Il en vint cependant à s'apercevoir qu'il pensait toujours à lui plutôt qu'aux autres, tandis que l'essence de la politesse est de penser aux autres plutôt qu'à soi. Il se dit alors : « Puisque je dois être, en dépit de mes efforts, un ours toute ma vie, je vais tâcher de m'en inquiéter aussi peu que le ferait un ours à quatre pattes, et de prendre mon parti de souffrir ce que je ne peux pas changer. » Il ajoute : « Je réussis au-delà de mon attente ; car je me débarrassai, non-seulement de la souffrance que donne la fausse honte, mais aussi de la plupart des maladresses qu'elle fait faire ; j'acquis en même temps des façons aisées et naturelles, sinon élégantes,—car la grâce et la gentillesse n'ont jamais été mon fait, et je gardai naturellement une forte dose de pédantisme scolaire ; mais, mon attention n'étant plus concentrée sur moi-même, je pus manifester au dehors la bienveillance et la sympathie que je ressens véritablement pour mes semblables, et c'est là, je crois, le grand point. »

Racine ne se corrigea pas seul d'un défaut semblable ; il y fut aidé par des amis véritables, à qui, d'ailleurs, son bon sens rendit la tâche facile.

« Si j'osais vous citer un exemple, écrit-il à son fils, je vous dirais qu'une chose qui m'a fait le plus de bien, c'est d'avoir passé ma jeunesse avec une société de gens qui se disaient assez volontiers leurs vérités, et qui ne s'épargnaient guère les uns les autres sur leurs défauts ; et j'avais assez de soin de me corriger de ceux qu'on trouvait en moi, qui étaient en fort grand nombre, et qui auraient pu me rendre assez difficile pour le commerce du monde. »

La vanité produit, de son côté, une outrecuidance fanfaronne, qui est le fléau des bonnes manières. Il n'y a que l'homme de mauvais ton qui ne cesse de crier sur les toits son propre éloge et celui de ses enfants ; qui se vante de son rang, de ses affaires, de ses prouesses ; qui regarde de haut en bas les gens moins riches que lui ; qui ne sait pas se priver d'une plaisanterie aux dépens de la réputation de son prochain, et qui, avant tout et malgré tout, cherche à faire briller son esprit, n'ayant pas cette délicatesse qui défend de mettre son plaisir ou son orgueil dans ce qui peut causer la moindre peine au plus humble de nos semblables.

L'habitude de dire des choses déplaisantes, de vexer les gens, de leur river leur clou, comme on dit, ne vient pas tant d'un mauvais naturel que de cette vanité qui fait qu'on perdrait un ami plutôt qu'un mot piquant. Le Dr Johnson le savait bien—peut-être par expérience—quand il faisait cette déclaration : « Monsieur, on n'a pas plus le droit de dire une chose malhonnête que d'en faire une ; pas plus le droit de dire une chose grossière à un autre que de lui donner un coup de poing. »

L'égotisme, vaniteux et dédaigneux de tout ce qui n'est pas lui, se traduit diversement, mais toujours par un manque de politesse. Tantôt c'est le mépris des convenances dans la toilette ; tantôt une affectation de malpropreté : tantôt l'étalage d'habitudes répugnantes.

Certaines gens ont une telle idée de leur naissance, de leur intelligence ou de leurs richesses, qu'ils croient au-dessous d'eux de s'inquiéter, non-seulement de ce que les autres disent et pensent à leur endroit, mais encore d'agir en sorte qu'ils n'aient que du bien à en penser et à en dire.

On prétend que les anciens rois d'Égypte commençaient leurs discours à leurs sujets, par cette formule : « Sur la tête de Pharaon, vous êtes tous des pourceaux ! » Les simples particuliers ne manquent pas, de nos jours, qui professent la même opinion de leurs voisins, et il n'y a pas à s'étonner qu'ils nourrissent peu de respect et d'égards pour les bêtes d'un tel troupeau.

« La morgue et la méchanceté, a dit quelqu'un, sont un des plus coûteux luxes de l'existence. » Le mot est vrai. On ne sait pas ce que

peut nous coûter la quantité d'ennemis que nous sommes certains de nous faire, si nous laissons le côté mauvais de notre nature prendre le dessus, et si nous contractons des habitudes inciviles.

Les bonnes manières sont comme les bonnes paroles : elles ne coûtent rien et ont une inappréciable valeur.

Le Dr Johnson, pressé par la nécessité, alla un jour solliciter une place de commis chez un libraire. « Achetez des crochets et faites-vous commissionnaire, répondit le rustaud. Quel avantage pensait-il retirer de sa brutalité. Était-ce celui de passer à la postérité comme un type de grossièreté sotté ?

Mais c'est surtout le manque de sympathie, je veux dire la sécheresse du cœur, qui produit cette rudesse, si bien décrite par Sydney Smith. « La rudesse, dit-il, est un manque d'égards pour les sentiments des autres. Elle ne procède pas de la malignité ni de l'indifférence pour la peine qu'on peut faire à autrui, mais bien du manque de délicatesse nécessaire pour apercevoir les petites choses qui donnent du plaisir ou qui causent du chagrin. Une personne rude croit qu'elle a assez fait si elle n'a mal parlé ni de vos parents, ni de vos enfants, ni de votre patrie ; mais, gaieusement, et avec une volubilité que rien n'arrête, sans faire la moindre attention à votre position ou à votre état personnel, elle galope à toute vitesse à travers mille sentiments délicats, et à chaque pas laisse sur votre cœur l'empreinte de ses durs sabots. Analysez la conversation d'un homme bien élevé et exempt de ce défaut : c'est un perpétuel hommage rendu à la politesse, par un esprit naturellement bon. Cependant son voisin,—homme respectable et vertueux entre tous,—foule aux pieds les sensibilités, viole les convenances, et méprise les ménagements. Il n'enfreint rien de ce qu'on peut appeler une règle, il ne commet rien de ce qu'on peut nommer une faute ; mais il vous déplaît, vous agace, vous met hors de vous, parce qu'il ne possède pas cette vision délicate qui fait apercevoir les moindres choses, ce tact qui permet de toucher à tout sans froisser rien, cette noble sympathie, en un mot, qui est toujours le caractère d'une âme vraiment supérieure. »

Il est bien entendu qu'il ne faut pas juger absolument les gens d'après leurs manières. Il y a bien des hommes qui n'ont de l'ours que la peau. La sagesse des nations n'a pas failli quand elle a dit que les apparences sont trompeuses, et que l'habit ne fait pas le moine. Néanmoins, comme nous ne pouvons raisonnablement espérer que les gens que nous rencontrons prendront le temps de s'assurer si nous sommes réellement ce que nous paraissions être, il est ridicule de nous pelotonner comme un hérisson dès que nous entrons en contact avec un étranger.

Un dilettante de la philosophie, fort aimé des dames, se montrait sous un jour pratique qui aurait étonné son auditoire d'élection, lorsqu'il disait à quelque intime : « On juge un homme, non d'après son mérite, mais d'après l'impression qu'il fait. »

Un sot de naissance,—un *natural-born fool*, comme disent les Américains,—ne peut guère espérer acquérir de bonnes manières ; car sans bon sens, ou plutôt sans tact, il est impossible qu'un homme ne soit pas, dans une société, un épouvantail ou un bouffon.

Pourquoi les femmes ont-elles, en général, de meilleures manières que les hommes ? C'est, sans doute, parce que leur sympathie plus large et leur intuition plus prompte leur donnent un tact plus fin.

Beaucoup savent ce qu'il y a à faire dans une circonstance donnée. Mais cette intelligence n'est pas d'un grand usage : l'essentiel, c'est d'avoir le tact nécessaire pour savoir comment il faut le faire.

Celui qui a l'intelligence sans le tact, est semblable à un millionnaire qui n'aurait jamais un sou sur lui.

Lord Palmerston recevait volontiers un sculpteur de talent, nommé Behnes. Un jour, celui-ci commença la conversation par ces mots : « Rien de nouveau de France, Mylord ? Où en sommes-nous avec Louis-Napoléon ? »—Le ministre des affaires étrangères leva un moment les